

Blagnac, questions d'histoire **63**

Revue Semestrielle d'histoire locale - avril 2022

Charles Dumont, baron de
Blagnac, homme de
la Marine et de Rochefort

p.1

Les Blagnacaises
face aux mutations
de la société au XIX^e siècle

p.15

La Fête des Lumières
à Blagnac :
entre traditions et féerie

p.47

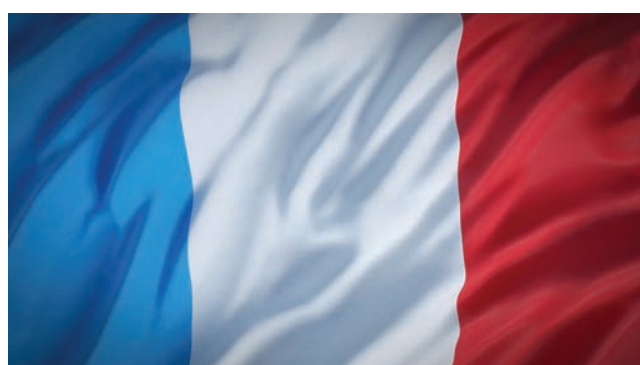


Gélos et la chaîne des Pyrénées, 1862, Victor Galos. Musée des Beaux-arts de Pau

Le 60^e anniversaire
de la fin de
la guerre d'Algérie *p.26*

Gilbert :
d'Alger à Blagnac *p.27*

Rapatriés d'Algérie,
les conditions d'accueil
dans la Haute-Garonne *p.36*



GUERRE D'ALGÉRIE : L'HISTOIRE PARTAGÉE ET APAISÉE

LE 60^E ANNIVERSAIRE DE LA FIN DE LA GUERRE D'ALGÉRIE

Pour commémorer le 60^e anniversaire de la fin de la guerre d'Algérie, nous avons déjà longuement évoqué le sort des « appelés » trop souvent, hélas, morts pour la France comme Gérard Fano et trois autres Blagnacais. Cette guerre a aussi entraîné l'exode massif de pieds-noirs obligés de fuir l'Algérie, de rejoindre la France et d'entamer une toute nouvelle vie. Nous vous présentons les souvenirs de l'un d'eux. Nous remercions à l'avance tous ceux qui, se sentant concernés d'une façon ou d'une autre par cette guerre, nous communiqueront, comme lui, leur témoignage. Qu'ils soient pieds-noirs, Harkis, descendants de militaires français ou de combattants du FLN, indépendantistes ou non, le récit de leur vécu peut contribuer à une meilleure compréhension de chaque situation et à la disparition des dernières traces de ressentiment.

Gilbert : d'Alger à Blagnac

par *Suzanne Béret*

Gilbert, alors âgé de 15 ans, quitte l'Algérie au printemps 1962 avec ses parents comme des milliers d'autres pieds-noirs, pour rejoindre « la patrie » parfois jamais vue, et, après bien des détours, il s'installe à Blagnac en 1983 où il habite encore aujourd'hui.

CAUSES DU DÉPART

La jeunesse de Gilbert et de son frère, Jean-Pierre, a été bercée par des histoires de guerre racontées par leurs parents : 39-45, n'est pas loin et a laissé des blessures encore « fraîches dans le souvenir » de ces derniers. Leur mère, Éliane, se souvient surtout des bombardements sur le port d'Alger et des escaliers à descendre « quatre à quatre » pour rejoindre la cave. Leur père, Georges, parle longuement de la guerre qu'il a faite dans un régiment de spahis, du débarquement à Saint-Tropez le 16 août 1944, de la libération de Toulon, de la bataille des Vosges où il est grièvement blessé à la tête et de ses décorations pour sa bravoure : croix de guerre, médaille militaire et Légion d'honneur.

Tout à coup la guerre quoique « sournoise, larvée, rampante » devient une réalité pour ces enfants. Depuis novembre 1954, « des événements » faits d'attentats, sabotages, arrestations... touchent surtout les campagnes de l'Algérie et les montagnes. Mais, un jour de 1957, une rafale de

mitrailleuse retentit tout près de Gilbert qui attend le trolleybus pour aller au lycée. Plusieurs personnes s'écroulent et un homme vêtu d'un grand burnous blanc qui sort de la mosquée, est tué à bout portant. En fait, c'était un Agha (notable kabyle, chef de village et député à l'Assemblée nationale algérienne) et ses gardes du corps. Le jeune garçon comprend alors que la « guerre » n'est pas un jeu et qu'elle est bien arrivée à Alger.

Les attentats se multiplient et s'amplifient, des bombes dissimulées dans les poubelles ou les lampadaires explosent un peu partout dans la ville et même au milieu des spectateurs d'un match de foot. Dans ce climat d'insécurité, comme d'autres pieds-noirs, les membres de la famille de Gilbert soutiennent les actions de l'armée française : « la bataille d'Alger », sans la remettre en cause. Ils mettent tous leurs espoirs dans le général de Gaulle, dont le retour a été organisé par le général Salan, membre du Comité de salut public. En juin 1958, Gilbert, son père et bien d'autres



*Georges
à la bataille
des Vosges*

vont l'accueillir chaleureusement à sa descente d'avion sur l'aérodrome de Maison Carré, près d'Alger, et, confiants, écoutent son « fameux » discours du 4 juin. Les oncles de Gilbert, eux sont mobilisés dans la territoriale, montant la garde à tour de rôle dans des endroits sensibles pour « aider » l'armée française.

*Défilé à Birmandreïs
en l'honneur de
Georges (devant à
gauche) à qui
Jacques Soustelle
vient de remettre la
Légion d'honneur*



Mais, ce temps dit de la « pacification » ne dure pas. En septembre 1959, de Gaulle se déclare partisan de « l'autodétermination du peuple algérien par référendum » et rappelle le général Massu à Paris. S'ensuivent de terribles affrontements entre partisans et opposants. La famille de Gilbert a la conviction « qu'un cap a été franchi et que plus rien ne sera comme avant ». L'armée

ne les protège plus, ayant reçu l'ordre de rester dans les casernes. Aussi, beaucoup de pieds-noirs, comme eux, ne pouvant compter que sur eux-mêmes, adhèrent à l'OAS et s'y impliquent plus ou moins.



Même les enfants participent en servant, par exemple, d'agent de liaison en transportant des tracts dans les cartables. Gilbert, quant à lui, attache à des ballons de baudruche des petits papiers portant les men-

tions « Algérie française, Vive la France ». Puis, il les laisse s'envoler en signe de résistance.

Mais, l'espoir mis dans l'OAS est anéanti en avril 1961 avec l'échec du « putsch d'Alger » qui « ouvre la porte aux exactions aveugles des deux bords, tant du côté de l'OAS que du FLN ». Sûrs de leur indépendance prochaine, les Algériens se

mettent à défilé dans les rues « avec banderoles et drapeaux algériens ». En passant devant chez Gilbert et ses voisins pieds-noirs, ils lancent des cailloux sur les volets heureusement tenus fermés en prévision et crient « la valise ou le cercueil ». Le directeur du collège de Jean-Pierre



est abattu devant ses élèves, le curé assassiné, les petits commerces fermés sur ordre du FLN, comme l'épicerie de Mohamed face à la maison de la famille de Gilbert.

Le 26 mars 1962, Georges et de nombreux Algérois profondément déçus, manifestent contre les accords d'Évian signés le 18. Des coups de feu tirés depuis les toits, rue d'Isly, entraînent la riposte des soldats qui mitraillent la foule désarmée faisant 80 morts et 200 blessés. La situation n'est plus tenable d'autant plus que Georges est menacé de mort. Il en a été prévenu par des voisins algériens, anciens combattants de 39-45 dans l'armée française.

Il faut partir et quitter le quartier. Le déménagement commence, exceptionnellement et grâce à des relations du père, sous la protection des soldats français, tout ce qui ne peut être emporté est brûlé ou laissé sur place. De rage, Gilbert coupe la belle vigne derrière la maison, son père en plein désarroi, donne un dernier coup de balai totalement inutile et ferme la maison à clé (clés conservées pieusement depuis).



Le Grand Alger

Tous se rendent compte que ce départ sera sans retour...

LA VIE D'AVANT

Gilbert est né en 1947 dans la banlieue sud d'Alger à Birmandreïs (ou Bir Mourad Rais). Sa petite maison entourée d'un jardin et d'une grande cour abritée du soleil par une tonnelle, s'élève au croisement de deux rues dans le paisible quartier « des Sources ». Son père travaille au Centre des impôts.



La petite maison : 49m²

La Kabylie

Ses lointains ancêtres paternels ont quitté leur Alsace natale en 1872 pour conserver leur nationalité française. En effet, à la suite de la guerre de 1870, l'empire allemand annexe cette région et la Moselle (traité de Francfort en 1871) que la France ne

Les premiers arrivants et les deux générations suivantes



Dra-El-Mizan (en bas à gauche) en Kabylie



récupère qu'en 1919. Ils émigrent en Kabylie où ils obtiennent quelques hectares de terres à 5 kilomètres de Dra-El-Mizan.

La grand-mère paternelle de Gilbert, veuve très peu de temps après son mariage, y habite avec son frère dans une minuscule ferme. Leur bourg s'appelait Beauprêtre du nom d'un officier français assassiné en 1840 et aujourd'hui Boufhaima. Ils « vivent chichement » de la culture de quelques céréales et surtout des figuiers et

Les mulets avec dans la carriole Gilbert et sa mère



des oliviers plantés au siècle précédent, « à la sueur de leur front » par les premiers parents et de l'élevage de quelques chèvres. L'oncle vend leur production au marché du jeudi de Dra-El-Mizan avec sa carriole tirée par deux mulets. Ils ne ressemblent pas du tout à la représentation que s'en font les

métropolitains, les voyant tous comme « des sales méchants colons faisant suer le burnous ».

Dès son plus jeune âge, Gilbert accompagne ses parents à Beuprêtre au moins une fois par an au printemps pour éviter l'écrasante chaleur de l'été. Il faut toute une journée pour arriver. Ils n'ont pas de voiture et le train, sorte de tortillard, s'arrête à toutes les gares. L'oncle vient les chercher à celle d'Aomar et les braves mulets parcourent les 20 kilomètres restants sur une mauvaise route tortueuse en plein soleil et à flanc de montagne peinant très dur dans la montée. Chaque fois, Gilbert



*Des fleurs
au pied
du massif
Djurdjura*

se régale de voir cette Kabylie à cette période de l'année, sa nature verdoyante « pleine de toutes sortes de fleurs sauvages, de chants d'oiseaux et de parfums ». Le séjour est un enchantement pour Gilbert et son frère avec la pêche aux grenouilles dans l'oued, la chasse aux escargots après une averse que la grand-mère prépare en sauce avec du « felefel », sorte de redoutable piment rouge. Le lundi de Pâques, a lieu le « Toukouk », la grande fête des pieds-noirs avec le déjeuner sur l'herbe, l'occasion de réunir parents et amis. Parmi ceux-ci, un notable kabyle, Sidi D., et sa famille qui habite à quelques kilomètres dans un douar (petit hameau perché au sommet d'un piton) et qui possède de grands vergers dans le djebel (montagne en arabe). En signe de bonne entente, il a fourni la laine des moutons aux parents de Gilbert en cadeau de mariage pour le matelas tandis que la grand-mère a hébergé les fils pour aller à l'école de Beuprêtre. Sidi D., député à l'Assemblée nationale algérienne, sera tué par le FLN et les fils fuiront leur pays.

Une partie de pêche dans l'oued Ksari presque à sec, précède le repas pris à l'ombre des eucalyptus, autour d'une bâche étalée par terre. Il se compose de mets typiques de la région kabyle arrosé du vin de leur



vigne. Les enfants n'ont droit qu'à de l'eau coupée d'antésite.

Ces moments si agréables où chacun ressent la chaude amitié entre les deux familles

prennent fin en 1954 : le risque de se faire égorger est trop grand.

La Méditerranée



Les grands-parents maternels sont de Bône, ville surtout peuplée d'Italiens et de Maltais qui avaient fui la misère et qui vivent de la pêche. Le grand-père y a exercé le métier de sellier-bourrelier dans un petit atelier. Après le divorce, la grand-mère habite à Birmandreïs, une maison contiguë à celle de Gilbert, un portillon toujours ouvert permet de la rencontrer quotidiennement.

Dès qu'un des oncles a acheté une voiture, toute la famille s'y entasse et passe le



Les « Ondines »
vue générale



dimanche au bord de la mer sur la plage de galets des « Ondines ». Les riches, eux, s'installent à Sidi Ferruch, de l'autre côté de la baie d'Alger sur une plage de sable fin près d'une forêt de pins. Peu importe, ce sont d'agréables journées passées à patauger, faire des « constructions » de cailloux ou simplement à profiter de

l'air marin à l'abri du grand parasol où s'étale la réclame de l'« ambre solaire ». Dans le quartier de Gilbert, pieds-noirs et Algériens autochtones cohabitent et s'entendent parfaitement bien. Ils partagent les légumes au moment de la récolte, échangent les pâtisseries lors des fêtes religieuses : autant à Pâques ou Noël que pour l'Aïd ou la fin du Ramadan. La dernière grande fête a été le baptême de la petite sœur née en 1961. Les nombreux oncles, tantes, cousins et cousines ainsi que quelques voisins sont venus partager le repas et se joindre à la joie des parents de l'arrivée d'une fille après les deux garçons.



*Éliane, la mère,
avec la petite sœur*

L'INSTALLATION EN FRANCE

En quelques mois, la violence, la haine, la peur remplacent cette vie calme, sereine, cordiale, amicale. Après avoir quitté en catastrophe le beau quartier des Sources, Gilbert et les siens se retrouvent « sur le pont d'un bateau encombré de baluchons et de valises, la panique, l'angoisse au cœur et, dans les yeux, que les larmes embuent, la côte de l'Algérie qui lentement s'estompe... ».

Avec leurs valises, ils débarquent à Marseille et malgré un accueil désagréable (le mot est faible !), prennent le train pour Saint-Raphaël. Grâce à des parents qui y venaient en vacances, ils peuvent s'installer à Agay dans des tentes du camping de l'EGA (Électricité Gaz de l'Algérie) et y rester seulement les deux mois de mai et juin. Heureusement, la marraine de guerre de Georges avec laquelle il avait gardé de bons rapports par correspondance, leur offre son appartement de Lyon tandis qu'elle occupe sa maison de campagne. La petite sœur y fera ses premiers pas sur le balcon. Le soir, ils vont prendre le frais le long des berges du Rhône. Ils apprécient, après « toutes ces années de tension, de peur et d'inquiétude, le plaisir de se promener librement sans être agressé, de vivre dans un pays en paix ».



*La traversée
en bateau*

Georges obtient, en tant que mutilé de guerre, un poste de contrôleur aux impôts indirects. L'hiver, il travaille dans une grande usine de transformation des betteraves à quelques kilomètres de Troyes en Champagne où il surveille les transports d'alcool.

Après un mois passé dans la chambre d'une pension de famille, ils s'installent dans la banlieue de Troyes dans l'appartement d'un petit HLM qu'il faut meubler et qui se révèle glacial malgré le poêle à mazout. N'ayant que leur valise, Il leur faut également acheter des vêtements chauds d'autant plus que l'hiver 1962 est très rigoureux. La vie est beaucoup plus chère qu'en Algérie et pour « arrondir les fins de mois » Éliane garde l'enfant en bas âge d'une voisine.

En octobre, ils reçoivent avec joie le « cadre », sorte de grand container en bois, envoyé par une tante restée en Algérie contenant les affaires abandonnées en partant précipitamment (vaisselle, bibelots, linge, quelques meubles, la machine à coudre...). Quelques temps après



La grande usine de transformation des betteraves

reviennent aussi d'Algérie la grand-mère paternelle et son frère auxquels le FLN a réquisitionné récolte et terres en Kabylie.

Gilbert, à la suite de l'année scolaire catastrophique et « chamboulée », sans troisième trimestre en Algérie, va au lycée d'État de Troyes où il a du mal à suivre et doit redoubler la première. Ensuite, ses résultats sont excellents et, en 1965, il obtient le bac avec mention. Cela le rend fier et le console de son redoublement. Il décide de s'engager dans des études supérieures pour devenir ingénieur. Comme des parents habitent à Toulouse après leur rapatriement, sa mère et surtout son père le poussent à choisir cette ville. Aussi, à la rentrée, il s'y rend et entre à l'INSA (Institut National des Sciences Appliquées) de Toulouse.

Après y avoir étudié pendant quatre ans, jeune diplômé, il se marie, devient père de famille. Il fait son service militaire dans l'armée de l'air à Metz puis à Toulouse-Franczal. Il rentre ensuite à la SNCF puis en 1972 à la CIMSA (filiale de Thomson) à Paris. En 1982, THOMSON lui propose un poste particulièrement intéressant à Toulouse. En vue du prochain déménagement, le couple achète un terrain à Blagnac où il fait bâtir une villa dans un nouveau lotissement. Après un séjour à Mondonville chez la grand-mère paternelle pour attendre la fin des travaux, toute la famille y emménage alors que le dernier des trois enfants n'a qu'un an.

Après tant de péripéties dont le souvenir ne s'effacera jamais dans la mémoire de Gilbert, sa vie et celle des siens, tous parfaitement intégrés, se déroule à Blagnac où aujourd'hui, lui et son épouse passent une paisible retraite profitant de tout ce que leur offre cette ville d'adoption sur le plan culturel ou autre.

REMERCIEMENTS

Je remercie infiniment Gilbert L. de m'avoir si aimablement confié ses souvenirs, permis de consulter tous les documents en sa possession et apporté de nombreuses précisions sur cette période de l'histoire de France et de l'Algérie.



*L'école primaire en 1954 :
« le vivre ensemble » est bien visible*

NOS DISTRIBUTEURS

BHM est heureux de vous annoncer qu'un nouveau distributeur de presse propose désormais nos revues la vente.

Bienvenue au Colibri : 10 boulevard Firmin Pons à Blagnac.

Signalons que Multicopies, notre éditeur et diffuseur de la revue, est désormais installé au 13 B Route de Grenade.

Nos autres distributeurs sont les Tabac-Presses du Plan du Port, du Ritouret, d'Andromède à Blagnac et le Tabac-Presses de Beauzelle.

A tous, MERCI.
